

CLISSON et ses MONUMENTS

Etude historique et archéologique

PAR

le Comte PAUL DE BERTHOU

Ancien élève de l'Ecole des Chartes

Illustrations par M. l'Abbé Joseph BOUTIN

Plan du chateau par M. Clément JOSSO, architecte

MDCCCX (1910)

IMPRIMERIE DE LA LOIRE – NANTES

**Numérisation Odile Halbert, 2007,
tous droits de reproduction réservés**

SUPPLÉMENT paru en 1913 chez Durance, Nantes

1. Les titres de chapitre sont ceux de « *Clisson et ses monuments* ».
2. Les numéros de page se rapportent à « *Clisson et ses monuments* ».

J'ai mis en tête de chaque chapitre numérisé, hors pagination, ce qui concernait son supplément, tel que paru en 1913, afin que chacun puisse en prendre connaissance, sans l'omettre. Cette méthode m'a parue la seule convenir afin de ne pas détruite la pagination de l'ouvrage initial (note d'Odile HALBERT, numérisation de l'ouvrage en 2007)

CHAPITRE III

Page 85, ligne 39. Ajouter en note : Le nom de ce moulin sur la Sèvre, est écrit Persymon et Percymon, dans les aveux de Clisson, de 1556 et 1580.

Page 88, ligne 13. Ajouter en note : Dans ses « Lettres Vendéennes », édit. 1825, tome II, pp. 77-78, le V^{te} Walsh raconte l'histoire de Jeanne Faveureau, mais sans la nommer.

Page 92, lignes 3-5. Les rectifier ainsi : La Roche, vendue par Guillaume Sebien à Marguerite d'Orléans, comtesse d'Etampes et dame de Clisson, le 23 octobre 1461, entra ainsi dans le domaine propre des seigneurs de Clisson

Page 92, note 1. Ajouter : Archives de Nantes, E 31.

CHAPITRE III

Les Trois-Croix de Lorette, Notre-Dame de Toutes Joies, la Roche-Sebien. Notre-Dame de Recouvrance et environs

En quittant la Trinité, le voyageur prendra la route de Torfou, traversant la Moine devant les jardins de la maison Valentin, sur un superbe viaduc de quinze arcades, d'un aspect grandiose, construit en belle pierre pendant les années 1840 et 1841. Son architecte fut M. Jégou, ingénieur Nantais de grand mérite, à qui l'on doit aussi le nouveau quai de la Fosse à Nantes, exécuté en 1838. Après le pont et sur la rive gauche de la Moine, la route passe entre l'hôtel du Grand-Olivier et la Gendarmerie, ancien hôtel de la Poste. Avant la construction du viaduc et la régularisation de la route de Torfou, un chemin serpentait en ce lieu et jusqu'à la chapelle de Toutes-Joies, au milieu de gros rochers¹ ; la montée en était très difficile, et souvent il fallait tirer avec des chevaux de renfort et même avec des boeufs, les voitures qui y restaient en détresse. Les piétons et les cavaliers passaient sans doute la Moine à gué ; mais les voitures étaient obligées de gagner le pont Saint-Antoine placé plus bas, en faisant un grand et pénible détour par la descente de la Vallée ou par la rue des Cordeliers. Dans un très curieux recueil de lithographies, intitulé « *Nantes et ses environs* » par Deroy (1833), on pourra examiner la planche représentant la « *Maison Valentin, prise du pont Saint-Antoine* », Cette lithographie prouve qu'il n'y avait point alors de pont à la place du viaduc actuel.

Jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, le coteau de la rive gauche de la Moine fut un des points de Clisson les plus connus. Entre l'hôtel du Grand-Olivier et celui de la Poste (Il va sans dire qu'aucun d'eux n'existait avant le début du XIXe), probablement un peu plus près et un peu au-dessous du premier, vers l'endroit où se trouve maintenant la balustrade en fer du chemin passant sous une arche du viaduc, s'élevait un calvaire vénéré, appelé les Trois-Croix de Lorette, et composé de trois croix, celle du milieu plus haute que les au-

¹ Le chemin de Clisson à Torfou et à Tiffauges était encombré de rochers même bien plus loin. Le directoire du district de Clisson, dans sa séance du 29 juillet 1790, demandait son redressement, alléguant que le nouveau chemin était déjà préparé (*Archives de Nantes*, L 404).

tres. D'anciennes traditions qu'on ne peut guère contrôler, mais qui semblent perpétuer le souvenir de quelque fait réel, rapportent qu'une troupe d'Anglais s'avança un jour jusqu'en ce lieu et y détruisit une chapelle voisine. D'après quelques Clissonnais, cette chapelle aurait été bâtie en exécution d'un vœu, par un voyageur sauvé d'un grand péril, au milieu des boursiers et des gros rochers du dangereux chemin montant le coteau de la rive gauche de la Moine. Le sire de Clisson de ce temps (Il n'est point question de date) repoussa les Anglais jusqu'à l'endroit où s'élève aujourd'hui la chapelle de Notre-Dame de Toutes-Joies dont nous parlerons plus loin, et construisit cette chapelle, pour remplacer la première, ruinée par les Anglais à quelque distance de là et plus près de la Moine. Il fit encore placer ces trois croix vers l'emplacement de la première chapelle et en mémoire de l'événement qui s'y était passé. Voilà ce que plusieurs vieillards du pays racontaient encore avant 1850, avec quelques variantes dans les détails. Quoi qu'il en soit, il y avait jadis, derrière ces trois croix et derrière l'hôtel du Grand-Olivier, un grand jardin nommé l'Angleterre, descendant jusqu'à l'enclos des Bénédictines qui, sur la rive gauche de la Moine, n'avait pas toute l'étendue de la propriété Valentin. La partie du jardin comprise ensuite dans cette propriété, portait le nom de Grand-Angleterre et longeait la Moine; la partie située au-dessus, se nommait Petit-Angleterre.

Tous les anciens du pays parlaient d'une chapelle située, à une certaine époque, dans ce lieu. Peut-être était-ce celle détruite par les Anglais, et en admettant qu'elle eût été dédiée au début du XIV^e siècle, à Notre-Dame de Lorette, en l'honneur de la translation miraculeuse de la Santa-Casa en Dalmatie puis à Lorette, en 1291, on comprendrait que les trois croix plantées près de ses ruines, eussent pris le nom de Croix de Lorette.

Il y a encore d'autres traces du passage des Anglais dans ces parages, qu'il convient de signaler. Dans la *Visite* du climat de Clisson en 1683, par l'archidiacre Binet, il est question d'un « *logis appelé l'Angleterre* », en la paroisse de la Trinité, et qui devait une Messe à l'autel Saint-Pierre-Saint-Paul-et-Saint-André de Notre-Dame de Clisson ce logis appartenait alors à Jean Macé, prêtre de Saint-Sulpice. Et en effet, l'« *Etat du diocèse de Nantes en 1790* » mentionne la chapellenie de Notre-Dame d'Angleterre, parmi les chapellenies de la paroisse Notre-Dame de Clisson.

De plus, dans un chemin des environs, dit du Pas-Nantais, il y a un lieu appelé la Fosse-aux-Anglais, et l'on trouve un champ nommé le Champ-des-Morts, dans un autre lieu appelé Malifête, non loin de la Trinité. Selon certaines traditions, les Anglais n'auraient pas dépassé le village de la Chaillouère ou la Challouère. Bien que tout cela soit très vague et nuageux, il n'est pas absolument invraisemblable qu'une troupe d'Anglais ait été défaite dans les environs de Clisson par un seigneur de cette ville, au cours des guerres de la

deuxième moitié du XIV^e siècle.

Les nombreux récits légendaires, recueillis sur les Trois-Croix de Lorette par M. Perraud, présentent des traces d'une confusion qui s'était établie dans le langage populaire, peut-être par la simple similitude des noms, entre croix de Lorette et croix de Lorraine, comme si quelque événement de l'époque de la Ligue, se rapportant au gouvernement du duc de Mcreceur, eût motivé la construction de ce calvaire. Nous nous contenterons de mentionner cette confusion, sans oser rien en conclure.

Lorsque les paroisses voisines de Clisson faisaient leur pèlerinage annuel à Notre-Dame de Toutes-Joies, le rendez-vous était toujours aux Trois-Croix de Lorette, où se formait la procession.

Peu après ce lieu, on longe les murs de la Garenne, qui bordent le côté droit de la route, et on arrive à la chapelle de Notre-Dame de Toutes-Joies, en la paroisse de Gétigné sur le territoire de laquelle on se trouve dès que l'on a franchi la Moine. Cette chapelle a été entièrement reconstruite vers 1890, d'une manière d'ailleurs élégante et heureuse, quoique la disparition de l'ancien édifice nous paraisse regrettable à plusieurs égards. L'on y a joint une chaire extérieure, afin de pouvoir prêcher, les jours de pèlerinage, au peuple assemblé en dehors. Dans une niche, au-dessus de la grande porte, on a placé une jolie statue de la Sainte-Vierge, en faïence polychrome. Nous doutons fort que ce soit la vieille statue, si célèbre autrefois dans le pays, et qui, comme nous le dirons, fut retrouvée brisée, après la Révolution. Le petit campanile placé au-dessus du pignon de la façade, ayant été renversé par la terrible tempête du 13 février 1900, la cloche qu'il renfermait fut mise en pièces, et les débris en ont été transportés au presbytère de Gétigné ; on y lit les noms de ses parrains Perraud et Poëlane, appartenant à de riches familles de *foulonniers* de Cugand, encore représentées de nos jours. La famille Perraud est ancienne dans la contrée : les registres paroissiaux de Cugand, près de Clisson, et d'autres documents mentionnent Clément Perraud, de Hucheloup, *marchand foulon* en 1610, Jean Perraud, également *marchand foulon* en 1653, François Perraud en 1685, etc

Si cette cloche est antérieure à 1789, il est bien possible qu'elle provienne de quelque autre chapelle ou église, car celle de Toutes-Joies n'aurait pu échapper que très difficilement à l'avidité révolutionnaire, spécialement excitée par le bronze des cloches. Peut-être est-elle seulement contemporaine de la restauration de l'édifice, au commencement du XIX^e siècle.

En dehors, une vieille croix de pierre, au milieu du parvis ou *carroi*, a été remise avec soin sur un socle neuf, quoique dans un emplacement un peu différent du premier.

Un nombre considérable de familles des paroisses voisines, se rend en pèlerinages cette chapelle, depuis un temps immémorial, dans la nuit qui

précède la fête de Notre-Dame de Mi-Août : on doit marcher en silence, en récitant le chapelet. Ce pèlerinage nocturne par petits groupes, est encore en grand honneur, et le matin on entend la Messe à la chapelle. Le jour de la Mi-Août, les offices y sont célébrés avec solennité par le clergé de Gétigné, assisté de celui de Clisson.

Une pratique superstitieuse s'était jointe à ces pieuses coutumes, et a sans doute persisté jusqu'à nos jours : les jeunes filles et les garçons, arrivés à une certaine distance de la croix de pierre du carroi, fermaient les yeux et, marchant le bras étendu, essayaient de mettre le doigt dans un trou que présentait son socle : s'ils y parvenaient, c'était un signe qu'ils se marieraient dans l'année.

La chapelle qui a été démolie en 1890 remontait au XVI^e siècle et, disait-on, en remplaçait une autre plus ancienne que l'on croyait avoir été ruinée par les huguenots. Nous ne savons trop quelle valeur attribuer à cette tradition relative aux huguenots. Il est certain que le duc François II résidait à Clisson en 1463 avec la duchesse Marguerite de Bretagne, et que cette princesse y reçut alors de la reine douairière de France, mère de Louis XI, certaines reliques destinées à lui procurer une heureuse délivrance. Et en effet, elle accoucha peu après d'un fils qui ne vécut pas. A cette occasion ou pendant quelque autre de ses séjours à Clisson, François II a pu signaler sa piété en reconstruisant le sanctuaire de Notre-Dame de Toutes-Joies. L'on peut encore admettre que cette chapelle, endommagée par les huguenots avant ou pendant la Ligue, ait été restaurée à la fin du XVI^e siècle ; car les seigneurs huguenots n'étaient pas rares dans les alentours.

Le petit édifice avait été garni, en 1742, de deux courts bras de croix ; il avait été saccagé par les Bleus en 1793, et incendié en 1794, de manière qu'il n'en restât que les murs. Au début du XIX^e siècle enfin, il avait été rebâti dans des circonstances particulièrement touchantes, dont nous parlerons plus loin².

L'abbé Fayon, dans sa « *Vie de M. Olier* » (1841), et le vicomte Walsh, dans ses « *Lettres Vendéennes* », (1825, 2 vol. in-8°, tome II, lettre XXXIV), ont rapporté chacun; sur l'origine de Notre-Dame de Toutes-Joies, une légende qui paraît peu fondée. M. Perraud a interrogé à ce propos tous les anciens de la contrée, et voici le résultat de son enquête.

La plupart des récits s'accordent sur un point: au lieu où s'élève la chapelle, un seigneur de Clisson (le père du connétable, disent plusieurs), reçut a

² L'on pourra consulter, à son sujet, une notice par M. Perraud, dans le *Bulletin* du Congrès de la Société Française d'Archéologie, tenu à Nantes en 1856, page 312, — « *La chapelle de Notre-Dame de Toutes-Joies-lez-Clisson* », par M. l'abbé Julien-Stanislas Allard (Nantes, Bourgeois, octobre 1861, in-16 de 23 pages) ; — « *Les Madones Nantaises* » ouvrage que nous avons déjà cité.

la fois la nouvelle d'une défaite des Anglais et celle de la naissance d'un fils : « Joie dehors la ville ! s'écria-t-il. Et joie dans la ville ! » Et de retour dans son château, sa femme l'accueillit par ces mots : « Toutes joies viennent de Dieu ! » Il aurait fait bâtir la chapelle de Toutes-Joies à l'endroit même où lui parvinrent les deux heureuses nouvelles.

Quelques légendes prétendent qu'il venait de repousser lui-même une troupe d'Anglais, retranchés près de l'emplacement des Trois-Croix de Lorette, et les avait poursuivis jusqu'à celui de la chapelle de Toutes-Joies. Là il aurait reçu la nouvelle de la naissance de son fils, et y aurait bâti la chapelle, en mémoire de ces deux faits. Cette chapelle de Toutes-Joies aurait aussi été destinée, comme nous l'avons dit (page 82), à remplacer celle que les Anglais avaient détruite un peu plus bas, vers la Moine, et dont le sire de Clisson conserva le souvenir, en élevant auprès de ses ruines, le calvaire des Trois-Croix de Lorette.

Les bons vieillards que M. Perraud interrogeait, entremêlaient à leurs récits une foule de détails, souvent puérils et anachroniques, sortis de l'imagination populaire et qui nous semblent inutiles à rapporter.

La statue de la Sainte Vierge qui a toujours été placée dans une niche, au sommet de la façade de Toutes-Joies, est l'objet de légendes particulières. A côté de la chapelle était, dit-on, une prairie l'un des taureaux que l'on y menait paître, allait sans cesse lécher un buisson d'épines, sans songer à sa nourriture. Or loin de dépérir, il devint le plus beau du troupeau. Les bergers étonnés fouillèrent le buisson et y trouvèrent une statue de la Sainte Vierge qu'ils emportèrent chez eux. Mais cette statue retourna d'elle-même dans le buisson que le taureau recommença à lécher comme auparavant. Les bergers la portèrent alors à Gétigné, et là non plus elle ne voulut point fixer son séjour. L'on crut bien faire en la plaçant dans la chapelle, près du lieu où on l'avait trouvée : la statue quitta de suite le sanctuaire et alla se poser à l'extérieur, au-dessus du grand portail. C'est en cet endroit que l'on finit par l'installer dans une niche dont elle ne s'éloigna plus à l'avenir.

D'après une autre légende, la statue de Notre-Dame de Toutes-Joies aurait été trouvée à l'endroit où s'éleva ensuite la croix de pierre du *carroi*, et quand on la transportait ailleurs, elle retournait toujours d'elle-même à sa première place ; c'est pourquoi on dut lui faire une niche dans la façade de la chapelle.

Enfin, d'après une troisième version, cette statue fut tirée de la fontaine de Persimon, non loin de Toutes-Joies. On la porta dans l'intérieur de la chapelle ; mais elle allait toujours se placer au-dessus du grand portail, où on la fixa définitivement.

C'est cette même statue qui fut retrouvée toute brisée après la Révolution, au milieu des ruines du sanctuaire.

Nous avons dit que l'oeuvre des sires de Clisson et peut-être des ducs de Bretagne, fut restaurée vers le XVI^e siècle. L'archidiacre de Nantes, Antoine Binet, la visita en 1683, et trouva que c'était « une chapelle belle, grande et propre », avec un autel bien tenu, quoique simple. Sur les murailles étaient accrochés des ex-votos de cire et des tableaux de vœu. Nous savons par ailleurs que les marins originaires de la contrée faisaient souvent des vœux à Notre-Dame de Toutes-Joies, et qu'au XVIII^e siècle, on y voyait pendus de petits navires et même des œufs d'autruche, souvenirs de voyages lointains. L'archidiacre Binet rapporte qu'une chapellenie, fondée à Toutes-Joies par les seigneurs d'Asson (vers Montaigu), n'était plus desservie depuis un temps immémorial (en 1683), parce que les revenus en avaient été perdus ; mais qu'on célébrait dans la chapelle diverses Messes de fondation, et tant de Messes de dévotion qu'à peine pouvait-on souvent trouver assez de prêtres pour les acquitter.

Quant aux pèlerinages, ils comprenaient, le jour de la Mi-Août, des foules immenses : dix-huit paroisses au moins s'y rendaient processionnellement, et le concours était si grand qu'à la sortie d'une procession, sa bannière « baisait » celle de l'autre qui entrait. Ces paroisses étaient Notre-Dame, la Trinité, Saint-Jacques, Saint-Gilles et la Madeleine de Clisson (Les deux dernières passaient la Sèvre sur la chaussée de Plessard), et toutes ces paroisses de Clisson formaient avec les Cordeliers une procession générale, le jour de la Mi-Août ; puis Gorges, Saint-Lumine, Saint-Hilaire, la Bernardière, Cugand, Gétigné, Monnières, Maisdon, Châteauthébaud, Saint-Fiacre, Montbert, Remouillé, Haute-Goulaine. Châteauthébaud, Maisdon, Saint-Hilaire et Remouillé arrivaient vers 10 heures et repartaient à quatre. Châteauthébaud, le jour de la Mi-Août, mettait des raisins noirs aux bras de sa croix, et sa procession était d'une longueur extrême ; à Saint-Jacques on relevait la croix, portée horizontalement pendant la route. Quelques paroisses étaient précédées d'un sonneur *d'échalette* ou clochette, vêtu d'une dalmatique. Gorges se rendait à Toutes-Joies une seconde fois, à la Pentecôte ; Cugand, le dimanche dans l'octave de Saint-Pierre, au matin ; la Bernardière et Montbert, le jour de la Visitation de la Sainte Vierge, cette dernière paroisse conduite toujours par un *moine blanc*, son recteur. En revenant de Toutes-Joies, la procession de la Bernardière entrait à l'église de Cugand et y chantait l'antienne de Saint Pierre ; puis le clergé de Cugand la reconduisait jusqu'à l'entrée du chemin qui mène du cimetière au bourg de la Bernardière. La paroisse de Cugand, en faisant sa procession le matin, faisait chanter à Toutes-Joies sa première Messe, et revenait aussi processionnellement. Comme les paroissiens qui étaient restés chez eux, devaient aller à la Grand Messe, chacun de ceux qui arrivaient de Toutes-Joies se hâtait de retourner chez soi, et il n'y avait à ren-

trer à l'église de Cugand que les gens du bourg et du voisinage³.

La Révolution vint troubler toutes ces fêtes religieuses, et depuis 1791 les rustiques processions cessèrent de se dérouler à travers la campagne clissonnaise, le matin du jour de la Mi-Août. En septembre 1793, des soldats de l'armée de Mayence, avant leur défaite de Torfou, campèrent dans le *fief* (c'est ainsi que, dans le pays, on appelle un clos de vigne important) de Toutes-Joies, le vendangèrent et pillèrent la chapelle. Ils allaient vers Gétigné, et deux de leurs traînards, « *ayant des chasubles suc le dos* », furent aperçus près de la croix de Barillé, dans les environs, par un homme qui le raconta plus tard. La chapelle ne fut brûlée qu'en 1794, par une des cotonnes infernales qui ravagèrent cette malheureuse contrée. Seuls les murs à demi calcinés restèrent debout, et quelques fidèles s'agenouillaient encore parfois auprès d'eux.

Après la Révolution, une pauvre fille, nommée Jeanne Favereau, allait souvent prier sur les ruines du vieux sanctuaire, et résolut de mendier pour le faire rebâtir. Pendant des années, on la vit assise auprès des restes de l'édifice, filant sa quenouille en chantant des complaintes, et tendant la main aux passants. Devant elle, sur une petite table, elle plaçait respectueusement et entourée de fleurs, la statue brisée de Notre-Dame de Toutes-Joies, dont elle avait retrouvé les morceaux. Dès l'aube, elle errait autour des murailles croulantes, récitant son chapelet, à genoux près des débris de la croix du carroi, renversée par les Bleus, et quelquefois y restait longtemps étendue à terre, comme un cadavre. On la disait folle, et les prêtres, occupés à réorganiser le culte et vaquant au plus pressé, faisaient peu de cas de son zèle. Les personnes les plus pieuses la décourageaient, beaucoup s'en moquaient ; d'autres, surtout les jours de foire et de marché, la chargeaient d'injures. Sans se rebuter, elle continua sa quête qui ne lui rapporta d'abord que des liards, oboles des pauvres gens. Après plusieurs années de déceptions, après bien des outrages et une vie de privations et de tristesse, elle parvint, « de quatre liards faisant un sou » à réunir dix écus (ou trente francs) dont elle acheta des pierres de tuffeau et quelques matériaux, et aussitôt les travaux commencèrent. Quand elle en vint à la toiture, le désespoir la prit et elle commença une neuvaine à la croix de Barillé, puis parcourut les environs, sa petite statue mutilée à la main et sollicitant la charité publique : elle fit même ainsi le voyage de Nantes.

Peu à peu on s'intéressa à l'oeuvre de Jeanne Favereau, on lui donna plus d'argent, du bois et divers matériaux, et quelques personnes aisées ouvrirent leur bourse. On put couvrir tout d'abord le petit bras gauche du mo-

³ Anciens registres paroissiaux de Cugand : note de M. Deschailles, docteur en théologie et recteur de Cugand de 1760 à 1788.

nument, vers la Garenne Valentin ; on en ferma l'arcade avec des planches, et sur l'autel fut placée une statue de la Sainte Vierge, offerte en exécution d'un vœu, pour une guérison obtenue. Enfin, avant de mourir, la vaillante quêteuse eut la consolation de voir sa chapelle terminée et livrée au culte. Il avait été question d'abord d'y placer trois vitraux de couleur, représentant les Trois-Croix de Lorette : mais on dut se contenter d'un petit vitrail, au-dessus de la porte.

Jeanne Favereau avait été aidée par une bonne femme, nommée « la Bougant », qui mendiait à la porte de Toutes-Joies, tandis que sa compagne errait dans les environs. La Bougant était de Saint-Gilles : elle avait été chargée avec Jeanne Favereau, avant la Révolution, du soin d'orner la chapelle et de la tenir propre.



Fig. 30 — Ancienne chapelle de Notre-Dame de Toutes-Joies : façade

Cet édifice, commencé avec les liards des pauvres et achevé grâce à l'infatigable dévouement d'une simple paysanne, a été impitoyablement démoli en 1890, sacrifié au besoin de nouveauté qui, dans notre temps, causé la

destruction de tant de monuments précieux et vénérables. Celui qui le remplace, quel que soit son mérite, n'a point de tels souvenirs à rappeler : nous doutons même qu'une plaque commémorative y porte le nom de Jeanne Favereau.

La chapelle disparue depuis quelque vingt ans était assez grande et bien tenue, quoique peu ornée, et se composait d'une large nef, flanquée de deux petits bras de croix, beaucoup moins élevés qu'elle. La façade, à deux rampants, était surmontée d'une petite lanterne de charpente couverte d'ardoise et renfermant une cloche. Son cadre saillant en granit, et le contrefort à talus, qui en soutenait chaque angle, pouvaient bien appartenir à l'ancien édifice du XVI^e siècle, incomplètement renversé par les destructeurs de 1794. Au-dessus du grand portail, dans une niche, était une statue de la Sainte Vierge, probablement moderne et tenant lieu de l'ancienne, si fameuse jadis dans le pays. Le chevet plat, encadré et soutenu aux angles comme la façade, était percé d'une fenêtre en arc brisé : c'était sans doute aussi le reste du précédent sanctuaire. Le surplus, reconstruit par la bonne Jeanne Favereau, était sans caractère déterminé. A l'intérieur, aux côtés de l'autel, se trouvaient deux belles consoles de style Louis XV, en bois sculpté et doré.

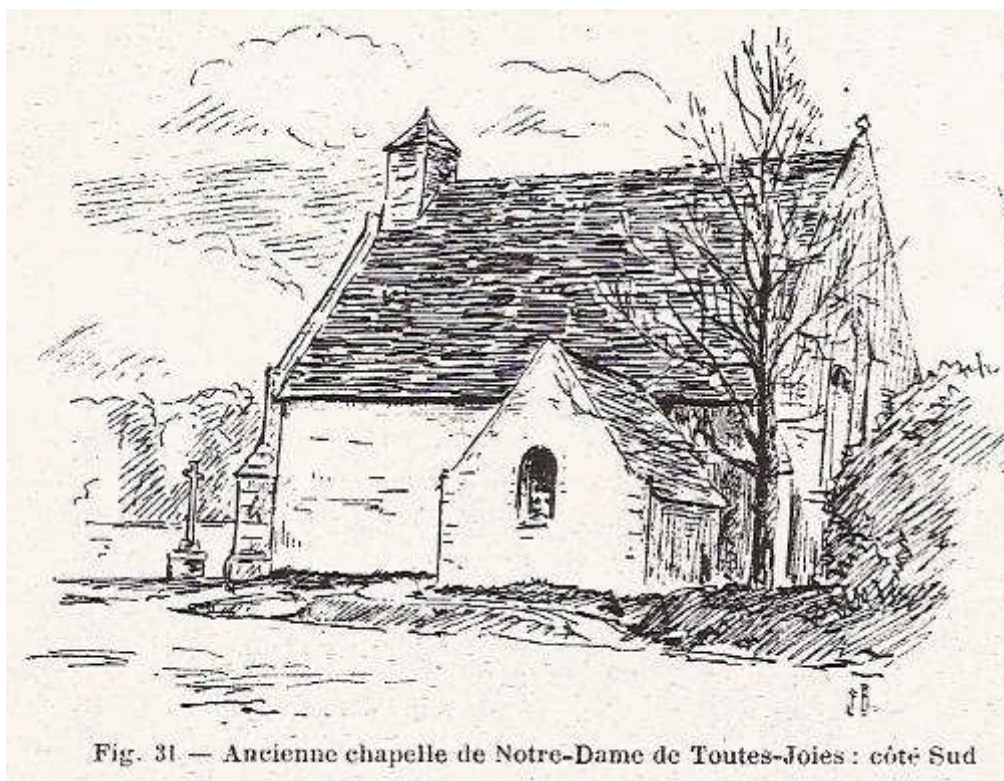


Fig. 31 — Ancienne chapelle de Notre-Dame de Toutes-Joies : côté Sud

En continuant sur la route de Torfou, l'on arrive bientôt à l'entrée du vaste parc de la Roche-Sebien en Gétigné, situé à environ trois quarts de lieu de Clisson, et clos anciennement de grands murs qui subsistent toujours. Le

parc, réserve de chasse, n'est plus qu'un amas de taillis épais, dominés çà et là par quelques grands chênes et traversés par un joli ruisseau. Parmi ces bois où l'on trouve des sites fort sauvages, serpente un chemin raboteux, conduisant au vieux manoir de la Roche, et dont l'entrée, sur la route de Torfou, est fermée par un grand portail.

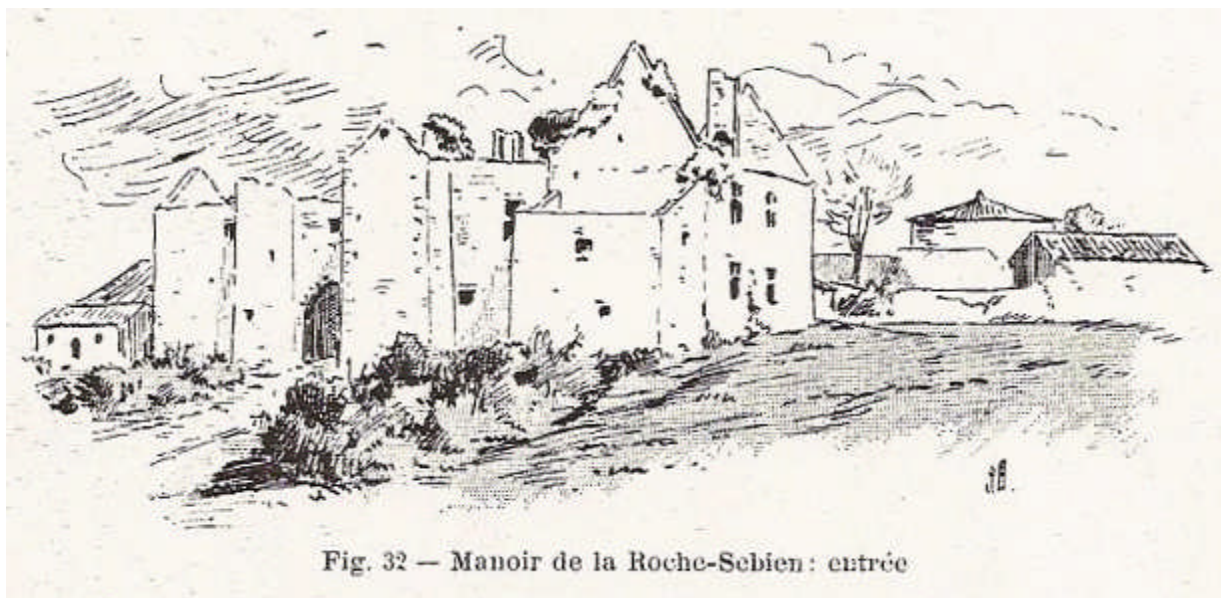


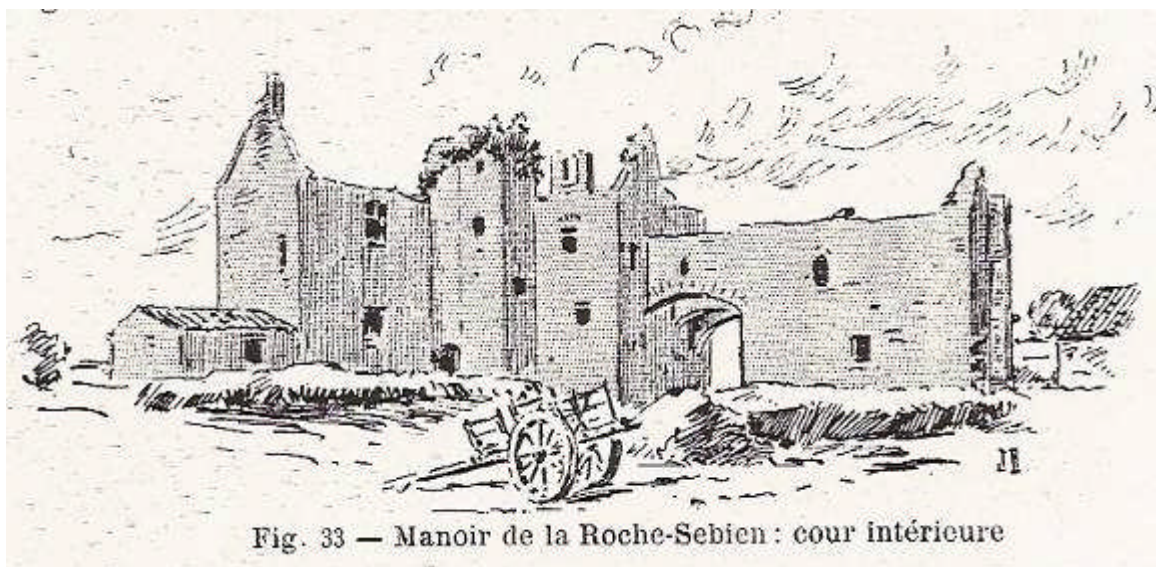
Fig. 32 — Manoir de la Roche-Sebien : entrée

La Roche-Sebien est un petit château légèrement fortifié, qui offre des parties du XIV^e et d'autres du XV^e siècle. Au XIV^e siècle appartiennent la voûte d'entrée et la salle qui la surmonte, éclairée, sur la cour intérieure, par une fenêtre à meneaux tréflés, ainsi que diverses portions de murs, trois belles cheminées et plusieurs portes en arc brisé avec cadre de granit, dans les bâtiments du fond de la cour, servant aujourd'hui de logement à des fermiers. L'une de ces portes se distingue par un encadrement de petites boules, taillées dans la pierre ; une autre est ornée, tout autour de sa baie, d'une légende en caractères gothiques, malheureusement trop frustes pour être déchiffrés. Les trois cheminées du XIV^e siècle, qui se trouvent dans ces bâtiments, présentent une frappante analogie avec plusieurs des cheminées du château de Clisson, notamment avec une cheminée placée dans une salle qui termine vers l'Est, le corps de logis de la chapelle⁴, fermant au Nord la cour intérieure de ce château. Le manteau de l'une d'elles repose sur une console à triple corbelet, avec moulure ronde sur lequel ressort un filet plat ; chacun de ses pieds-droits offre la même moulure et le même filet. Le manteau d'une autre est porté par deux colonnes à bases et chapiteaux, avec fût

⁴ C'est le logis 1 de notre plan du château de Clisson. Nous décrirons en son lieu cette belle cheminée.

garni d'un filet saillant (Voir fig. 34 et 35).

Au XVe siècle très avancé ou même au début du XVIe appartiennent les grands bâtiments en ruine, situés au Sud-Est de la porte d'entrée. On y remarque un grand escalier en vis, dans une très belle cage polygonale, en saillie sur la cour et dans laquelle s'ouvrent une porte et des fenêtres en *anse-de-panier*, ornées de choux frisés.



La grande porte d'entrée de la cour, précédée de douves aujourd'hui à demi comblées, est flanquée au N.-O. d'une petite tour arrondie ; de l'autre côté a dû exister une tour semblable, remplacée par un pavillon rectangulaire au cours de remaniements postérieurs. Devant l'entrée, une prairie a succédé à une belle pièce d'eau, jadis contenue entre une chaussée et de vastes esplanades gazonnées qui s'étendent aux alentours. Cette pièce d'eau alimentait les douves, et constituait à elle seule une bonne défense.

Le manoir de la Roche, au milieu de ses larges avenues et de son grand parc, clos de vieux murs, est un type intéressant de ces maisons fortes, capables de résister à un coup de main, comme il y en avait jadis beaucoup dans nos campagnes. Il est très rare d'en rencontrer qui remontent au XIVe siècle, et celle-ci est digne d'être signalée et étudiée.

Autant que l'on peut en juger par les bâtiments subsistants, le plan général de ce petit château était rectangulaire. Tout à côté, mais en dehors de son enceinte, vers l'Est, s'élève une fuie circulaire épaisse et massive.

Les « Lettres de Jean V », de M. René Blanchard nous fournissent un document de janvier 1423 (N° 1550), contenant une allusion à *la Roche* ou *aux Rochers*, propriété des Sebien « *qui ont tenu garnison dans le château de Clisson contre le duc, mais ont reçu leur pardon* ». L'on sait que les Penthièvre avaient mis dans le château de Clisson une bonne garnison.

Après l'attentat de 1420 et la confiscation qui en fut le juste châtiment, cette garnison fit mine de résister quelque temps aux troupes ducales.

La Roche, probablement après l'extinction de la famille des Sebien, entra dans le domaine propre des seigneurs de Clisson, qui mentionnent ce manoir dans leurs aveux⁵. C'est dans son parc qui devait leur servir de réserve de chasse, que furent coupés les grands arbres nécessaires à la réparation des toits et ponts du château et des toits de plusieurs maisons de la ville de Clisson et environs, exécutée en 1714, sur l'ordre de Pierre des Cazeaux (fils du seigneur du Hallay, Joachim des Cazeaux - Voir page 7), à qui les D'Avaugour avaient afféagé leur seigneurie de Clisson.

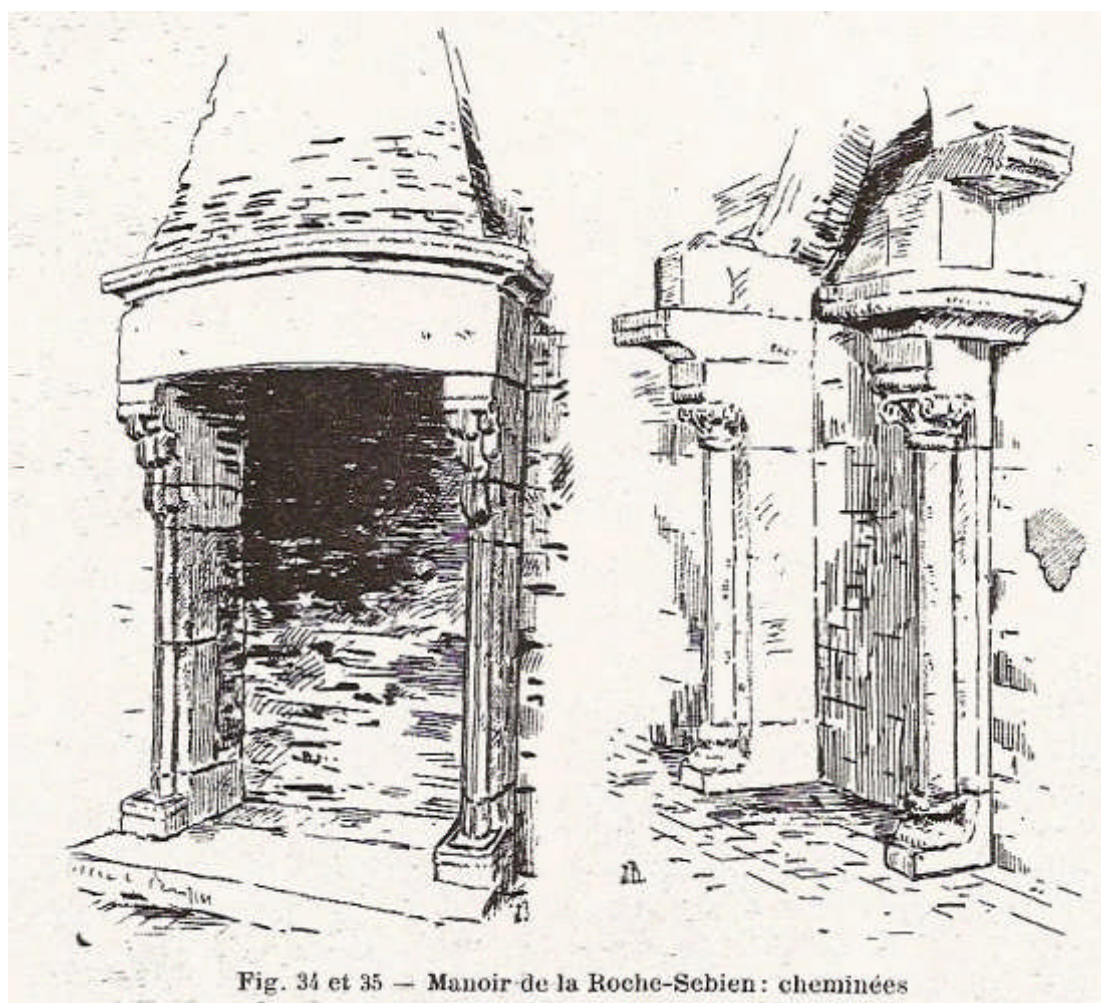


Fig. 34 et 35 — Manoir de la Roche-Sebien : cheminées

La route de Torfou, franchissant le ruisseau qui traverse le bois de la Roche, coupe l'extrémité de ce parc dont on aperçoit, sur la droite, les an-

⁵ Aveu de 1699, cité par M. Guillotin de Corson : « Grandes seigneuries de Haute-Bretagne », III, p. 80.

ciens murs d'enceinte, tombant en ruine. Une clôture nouvelle a été bâtie pour le parc, à gauche de la route.

Un bon quart de lieue plus loin, on trouve le village de Recouvrance, uniquement composé de quatre ou cinq grandes auberges, rangées de chaque côté de la route, jadis nuit et jour ouvertes et très fréquentées jusque vers 1866, année où ce chemin de Nantes à la Rochelle et Poitiers, a été abandonné par le service des messageries. Ces auberges sont aujourd'hui des maisons ordinaires, sur lesquelles on distingue encore des enseignes à demi effacées. Au bout et un peu à l'écart de ce village, sur la gauche, à l'entrée de la route de Montfaucon et près du carrefour formé par cette route avec les routes de Torfou et de Gétigné, se voit la vieille et curieuse chapelle de Notre-Dame de Recouvrance, très célèbre et très vénérée dans le pays⁶. Elle est bien orientée à l'Est et porte les caractères du style gothique à son déclin, sans doute des premières années du XVI^e siècle.

L'on sait que la fin du XVe siècle et la première moitié du XVI^e constituent pour la Bretagne une période artistique très féconde pendant laquelle une quantité considérable d'églises et de chapelles ont été reconstruites dans notre pays ; c'est pourquoi les édifices romans y sont si rares.

Cette chapelle consiste en un rectangle mesurant, hors œuvre, 16,80 m de long, sur 7 mètres de large. Le grand portail, sur la façade, s'ouvre dans un cadre de granit en *anse-de-panier* ou arc déprimé, avec plusieurs moulures et une petite rosace en creux, du style du XVI^e siècle, comprise dans chacun de ses deux angles supérieurs. La baie de cette porte mesure 1,15 m de hauteur, sur 1,23 m de largeur. L'ensemble des moulures de l'*anse-de-panier*, jusqu'à leur retombée sur culs-de-lampe, est large de 0,40 m (Voir fig. 38)

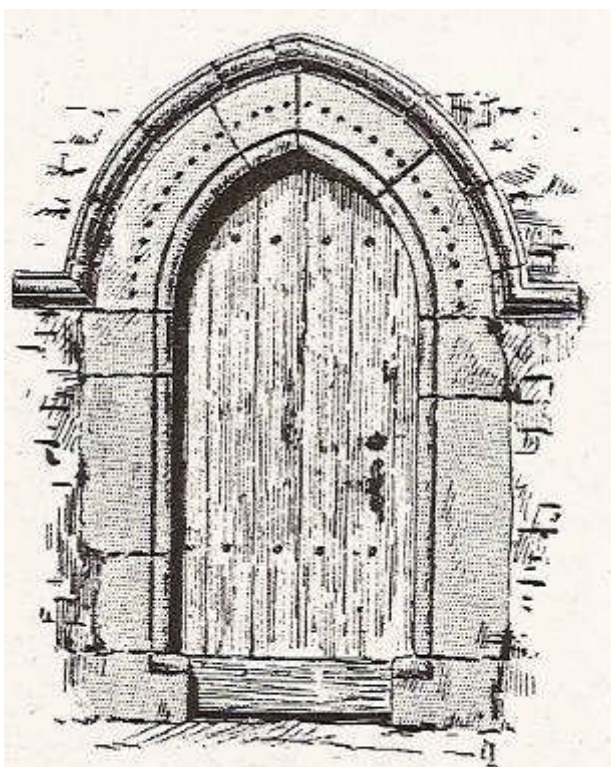


Fig. 36 — Manoir de la Roche-Sebien : porte

Les retombées de l'arc sont supportées, à gauche (en regardant du dehors) par un drago ailé à tête humaine, dont le long cou est contourné sur lui même, et dont on ne voit qu'une des ailes : à droite, par un petit cul-de-lampe

⁶ Voir « Les Madones Nantaises ».

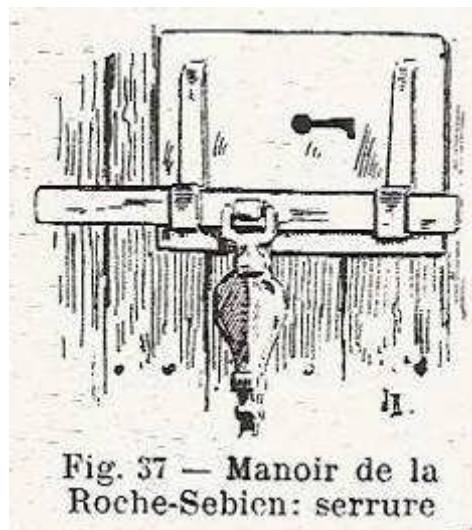
polygonal sur console arrondie.

Au-dessous des culs-de-lampe, les pieds-droits sont ornés de moulures un peu plus étroite que celles de *l'anse-de-panier*, et dont l'ensemble ne mesure que 0,27 m de largeur. Ces moulures reposent, de chaque côté, sur trois bases polygonales à angles légèrement arrondis, du genre dit *prismatique*; placées à des hauteurs et sur des plans différents ; une quatrième petite base semblable ne supporte rien.

Depuis le sol Jusqu'au sommet de la petite croix de pierre qui surmonte son pignon, la façade Ouest mesure 5,50 m ou 6 mètres de hauteur, soit environ 5 mètres sans la croix.

Le chevet plat est percé d'une fenêtre en arc brisé, géminée par un meneau vertical, et dont les deux baies se terminent en trèfle ; au milieu et au-

dessus des deux trèfles est une ouverture contournée, à deux pointes, du style dit *flamboyant* et formant ce qu'on appelle un *soufflet*. Cette fenêtre est légèrement ébrasée intérieurement, mais non extérieurement, sauf son appui qui se trouve à 2,16 m environ au-dessus du sol ; le meneau central est placé à peu près au milieu de l'épaisseur du mur. L'encadrement et le remplage sont en granit.



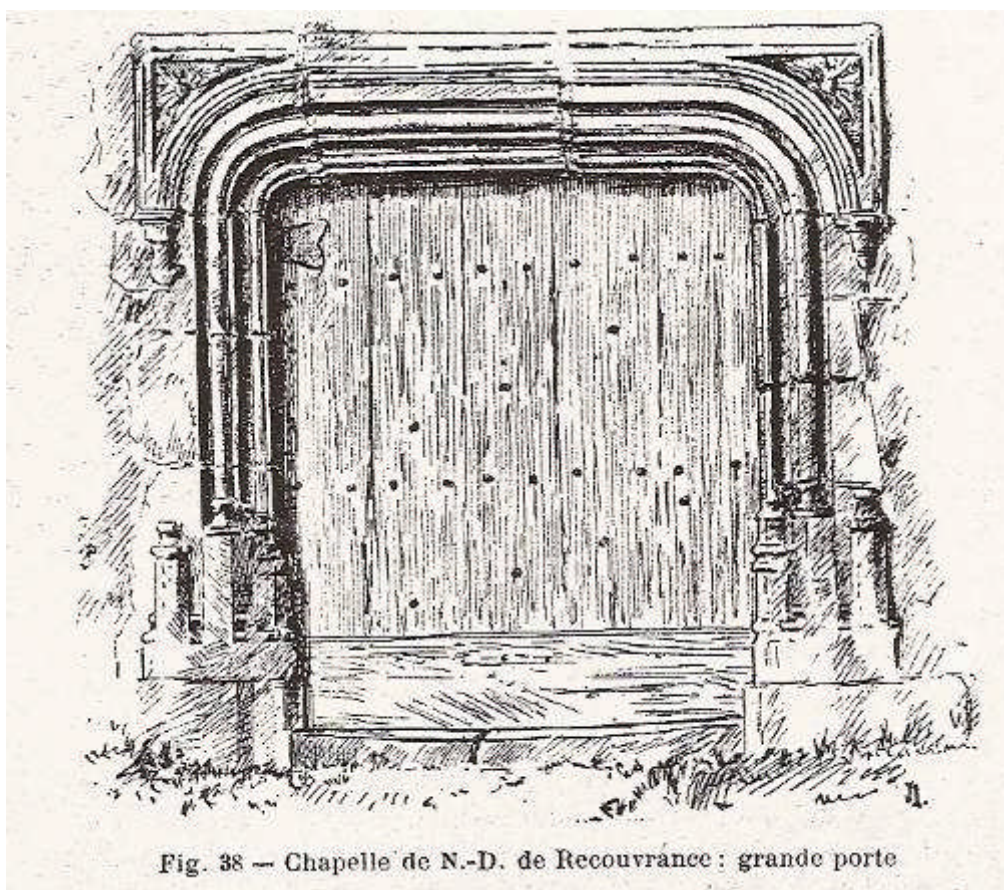
La baie de cette fenêtre, de l'appui au sommet de l'arc brisé, offre 1,81 m environ de hauteur sur 1 mètre environ de largeur totale. L'arasement extérieur de l'appui est large de 0,27 m environ. Chacune des deux baies qui composent la fenêtre est large de 0,40 m ; le meneau central, de 0,15 m.

Dans le milieu du flanc Sud de la chapelle, est pratiquée une petite porte cintrée très simple, dans un cadre de granit dont les pieds-droits sont garnis, à leur base, de quelques moulures. La hauteur de la baie de cette porte latérale, du seuil au sommet du cintre, est de 1,85 m ; la largeur, non compris l'encadrement, de 0,85 m.

A l'intérieur, l'autel, placé contre le chevet plat, au-dessous de la fenêtre géminée, est muni d'un rétable en bois sculpté et doré, et d'un tabernacle orné de colonnettes également en bois sculpté et doré, le tout du XVIII^e siècle et assez soigné. On y célèbre de temps en temps des Messes de dévotion; demandées par des habitants du voisinage.

Près de l'autel, dans le mur du Sud, est ménagée une crédence, amortie en accolade à pointe aiguë et relevée, et contenant un charmant bas-relief d'albâtre, du X^e siècle. Ce bas-relief qui mesure environ 0,35 m de hauteur et a été grossièrement encastré dans un cadre de pierre, représente la Sainte Vierge, avec un visage d'une expression mystique pleine de distinction, les

cheveux partagés sur la tête et tombant sur les épaules. Elle est debout, les mains jointes, vêtue d'une longue robe serrée par une ceinture dont, sur la gauche de la figure, on voit le bout orné d'orfèvrerie, mais dont la boucle, cachée par un des bras, n'est pas visible. Derrière la tête de la Sainte Vierge est un petit nimbe circulaire, et toute la figure est contenue dans un grand nimbe elliptique, pointu aux deux extrémités et strié de rayons soutenu par quatre anges ailés, un en haut et un en bas, de chaque côté. Aussi croyons-nous que ce bas-relief représente l'Assomption de la Sainte Vierge. A gauche et aux pieds de la Sainte Vierge, en dehors du nimbe, on remarque un personnage barbu, à genoux et les mains jointes. Est-ce le donateur de ce joli objet d'art ? Est-ce plutôt un apôtre ? Nous ne saurions le dire.



Quoi qu'il en soit, ce bas-relief nous semble avoir fait partie d'une série de sculptures du même format, représentant diverses scènes de la vie de la Sainte Vierge, et ayant sans doute orné jadis un retable d'autel. Il a été trouvé depuis la Révolution, dans un champ voisin, et l'on peut en conclure avec vraisemblance qu'il était autrefois dans la chapelle où on l'a replacé et où il constitue l'objet principal de la vénération des pèlerins et de l'admiration des curieux.

Dans le mur Nord, une autre crédence, très petite et amortie par une accolade simplement tracée en creux, renferme une statue moderne de la Sainte Vierge. Près de la grande porte, à l'intérieur, on a posé à terre une Notre-Dame de Pitié, groupe sculpté en pierre à plusieurs figures et oeuvre assez intéressante du XVI^e siècle, qui ornait la base d'un calvaire tout proche, reconstruit de nos jours. Ce groupe mesure 0,75 m de hauteur. Deux séries de bancs de bois fermés, laissant un passage au milieu, à l'ancienne mode, meublent l'édifice dont la charpente fort basse présente des entrails et des poinçons grossièrement sculptés, avec la date 1745 entaillée sur l'un d'eux. Dans la charpente, près de la porte d'entrée, une petite cloche permet encore d'annoncer les Messes.

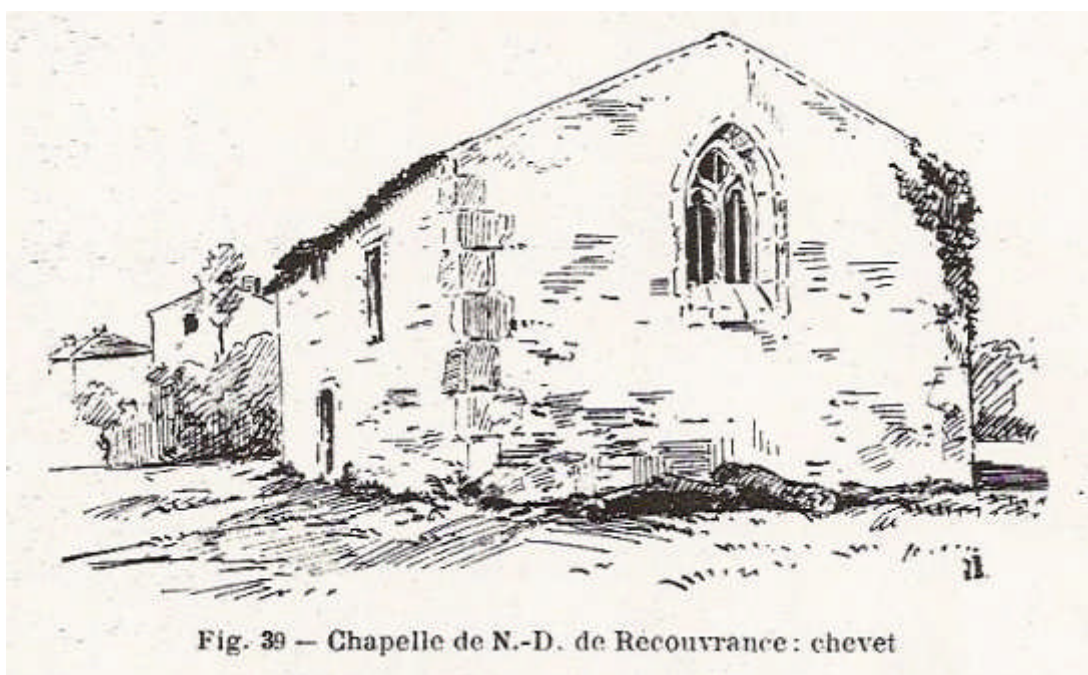


Fig. 39 — Chapelle de N.-D. de Recouvrance : chevet

En mémoire de quel événement a été fondée cette chapelle de Notre-Dame de Recouvrance ? Voici la légende qui se raconte dans tout le pays d'alentour.

Un seigneur de la Roche-Sebien en Gétigné, avait un vieux serviteur, aussi pieux que fidèle, mais qu'il détestait injustement. Ni les représentations de sa fille qui avait un grand respect pour les vertus de ce bon domestique, ni la mort même du pauvre homme ne purent rien changer à son aversion : il ordonna avec rudesse de l'inhumer hors de sa vue et hors de son domaine. Or il ne tarda pas à devenir aveugle. Sa fille étant allée un matin, comme elle le faisait souvent, visiter la tombe abandonnée du vieillard dont elle révérait la mémoire, vit à côté une belle fleur fraîchement épanouie et toute humide de rosée. L'idée lui vint de recueillir un peu de cette rosée et d'en frotter les yeux de son père à qui la vue fut rendue aussitôt. Le seigneur de la Roche changea alors de sentiments, et sur la tombe du saint personnage si longtemps

méconnu par lui, en témoignage de regret de son injustice et de reconnaissance de la vue qu'il avait recouvrée, fit construire une chapelle dédiée à Notre-Daine de Recouvrance.

L'on ne manque pas d'ajouter que le bas-relief décrit plus haut représente le seigneur de la Roche, à genoux devant la Sainte Vierge.

Rien ne nous permet de contrôler cette légende qui, comme tous les récits de même nature, doit renfermer quelques traces d'un fait ancien, transformé par l'imagination populaire. C'est là tout ce que nous avons pu apprendre des origines de la chapelle. Nous avons dit que beaucoup de Messes de dévotion y sont encore célébrées. Jadis elle était le but de nombreux pèlerinages, et des paroisses entières y venaient en procession. Nous pouvons citer celle de Cugand qui s'y rendait avec solennité, le jour de la Nativité de la Sainte Vierge, après le salut, et y chantait les Complies ; mais cette procession était gâtée par beaucoup de dissipation, nous apprend une note laissée par M. Deschailles, ancien recteur de Cugand, sur l'un de ses registres paroissiaux⁷.

Tout près de là, s'élève un calvaire moderne : dans la base du vieux calvaire qu'il remplace, était encastré le groupe de Notre-Dame de Pitié, transporté aujourd'hui dans l'intérieur de la chapelle.

La route de Torfou est coupée, près de Recouvrance, par celle qui fait communiquer Montfaucon et Gétigné. Un peu avant ce dernier bourg, l'on trouve une croix posée récemment à la place d'une autre, fort ancienne, dont le socle contenait une épée, hommage de quelque capitaine royaliste.

A gauche de cette croix, apparaît le petit bourg de Gétigné son église nouvellement reconstruite n'offre rien de remarquable. Un petit chemin le traverse, se dirigeant vers le Sud-Est, et, un peu après le bourg, passe à côté d'une croix de pierre restaurée qui mérite une mention ; car on dit qu'elle a vu passer « Marie-Jeanne », la célèbre pièce de canon de la grande armée royale. Son fût monolithe est ancien et a été fixé dans un gros *rubis*, c'est-à-dire, au langage du pays, dans un de ces blocs erratiques d'amphibolite bleue très dure, qui se rencontrent à chaque pas et de toutes les gros-

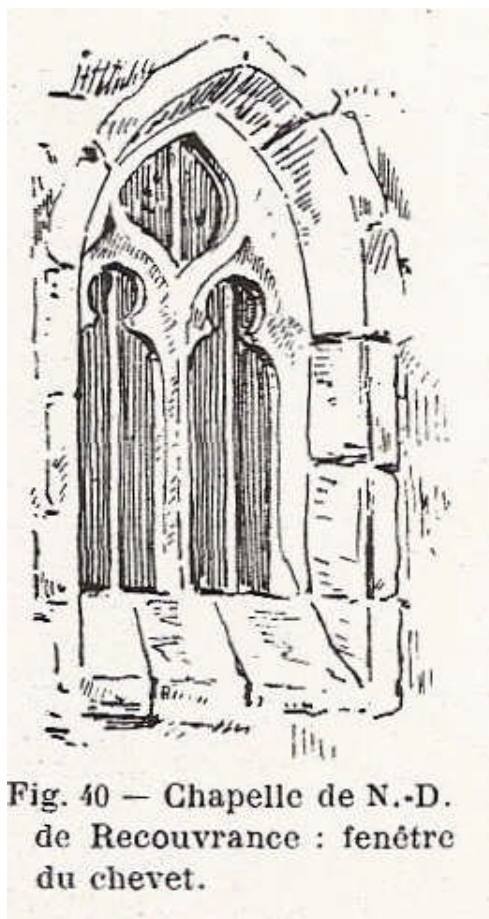


Fig. 40 — Chapelle de N.-D. de Recouvrance : fenêtre du chevet.

⁷ Voir sur M. Deschailles, pages 5 et 87, note 1.

seurs dans la région : certains ont la taille d'une maison, d'autres ne sont pas plus volumineux que le poing et même qu'une noix.



Fig. 41

Chapelle de N.-D. de Recouvrance : bas-relief

A quelques pas sur la droite, on trouvera la forme du Gast⁸, autrefois petit manoir, incendié vers 1794 par les *colonnes infernales* et qui montre toujours des poutres noircies et à demi brûlées, témoignage rare aujourd'hui des maux soufferts par les habitants de cette contrée, restés fidèles à Dieu et à leurs princes. Attendant à ce vieux logis, réparé à la hâte au début du XIXe siècle, est un enclos entouré de murs et flanqué, à l'un de ses angles, d'un petit pavillon remontant au XVIIIe siècle.

Près de la ferme du Gast, sur la limite d'un champ et dominant la Sèvre sort du milieu d'une haie un rocher naturel avec deux cavités circulaires, *écuelles* ou *cupules* qui paraissent avoir été creusées de main d'homme dans sa face supérieure, l'une un peu au-dessous de l'autre et séparées par une fente du rocher.

Elles mesurent environ 0,30 m de diamètre, chacune ayant un petit bord mince et nettement accusé sur l'un de ses côtés. C'est un de ces rochers à *cupules*, comme on en trouve beaucoup d'autres en Bretagne et ailleurs, mais dont l'origine est difficile à expliquer⁹.

⁸ Ce mot signifie *terrain inculte*, d'où *dégaster* (*devastare*), pour défricher. On lit souvent dans les anciens aveux : « tant gasts que vestus », c'est-à-dire terres tant incultes que cultivées.

⁹ Voir dans le *Bulletin* de la Société polymathique de Vannes, 1901, ges 246-340 : « Le préhistorique dans le Centre de la Bretagne armoricaine », par M. le vicomte Aveneau de la Grancière, aux pages 313-322, étude de diverses roches à cupules, dans la région

A un petit quart d'heure de chemin du Gast, à travers champs, en amont de la Sèvre, sur un coteau supportant un moulin et près du bord droit de la rivière, on pourra encore considérer, dans les terres du village de l'Asnerie, une longue pierre aplatie d'un côté, posée de main d'homme et creusée de cavités circulaires ou *cupules*. Ce monument s'étend de l'Est à l'Ouest, perpendiculairement à la Sèvre, et mesure environ 3 mètres de longueur, sur 2 mètres de largeur. Sa face extérieure présente des sillons bien marqués, correspondant à différentes petites cavités qui communiquent ainsi entre elles avec une certaine pente, jusqu'à la dernière, placée à l'angle N.-O. de la pierre. A l'extrémité Est, on remarque un renflement. De nos jours et fort malheureusement, la pierre de l'Asnerie a été retournée et se trouve actuellement à l'envers, les *cupules* en dessous.

Tout près de là, il y a ou plutôt il y avait, dit-on, des traces d'une voie romaine. En 1828, lisons-nous dans les notes manuscrites de M. Perraud, un homme du village de la Rectorière en Gétigné, arracha avec sa charrue, touchant le petit chemin qui mène à la ferme ou village de l'Aubretière, dans une pièce de terre dite pièce des Lan des, de grandes pierres arrangées « comme un pavé » et creusées d'ornières faites par des roues de chariots. L'on disait dans les environs que cette route avait été faite avant l'établissement du christianisme, et conduisait à Montfaucon.

Tout ce pays est rocheux, boisé et traversé par des chemins encaissés ; les champs y sont entourés de haies épaisses ; c'est un coin très caractérisé de ce Bocage du Bas-Poitou, l'un des théâtres de la grande guerre, si bien décrit dans les « *Mémoires* » de la marquise de la Rochejaquelein.

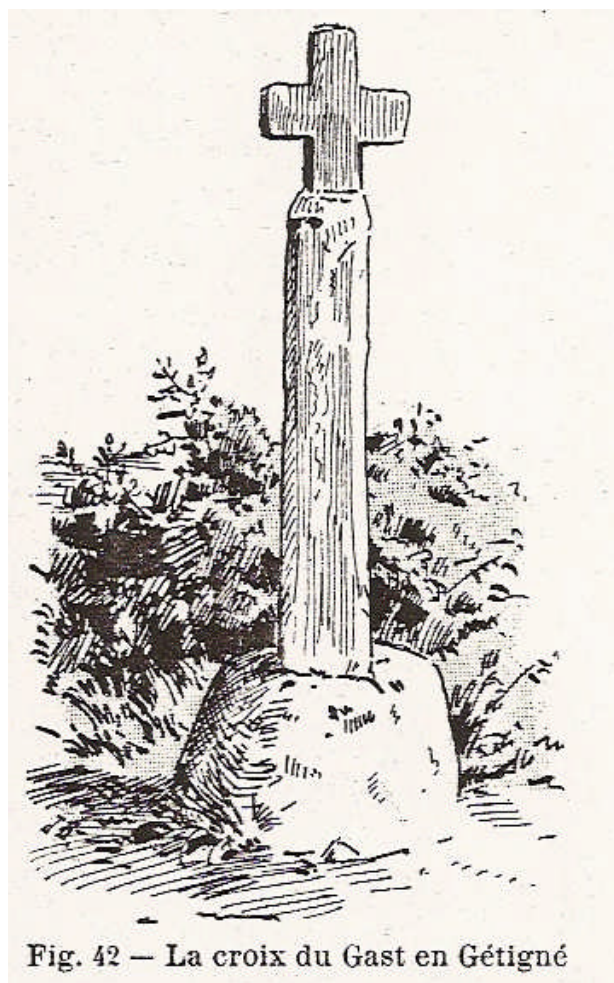


Fig. 42 — La croix du Gast en Gétigné

entre le Blavet et le Bar, avec une bonne bibliographie du sujet, utile à consulter. Dans une étude intitulée « *Les mégalithes du Nivernais* », par le docteur Honoré Jacquinot, parue dans les *Mémoires de la Société Académique du Nivernais*, 2^e fascicule, 1887, on trouvera des gravures représentant plusieurs pierres à cupules très intéressantes.

En remontant la Sèvre un peu plus haut, on admirera l'aspect sauvage des rives abruptes de cette rivière, en divers endroits de son cours dans la paroisse de Houssay.

Quittant la ferme du Gast et repassant près de la croix de pierre qui en est voisine, on peut rejoindre la route de Torfou par un autre petit chemin qui côtoie les abords du manoir de l'Estang, dont l'avenue s'ouvre sur la gauche de ce chemin, précédée d'un ancien portail à voûte effondrée, dans un hémicycle, avec une petite porte à côté. Le manoir est rebâti à la moderne ; sa cour est entourée sur trois de ses faces de douves bien maçonnées et pleines d'eau ; son jardin est clos d'un vieux mur, et dans un pré tout proche, est l'étang qui lui donne son nom. Le tout constitue le curieux modèle d'une petite habitation rurale d'autrefois. Après avoir dépassé l'étang, on tombe sur la route de Torfou, un peu au-dessus du village de Recouvrance.

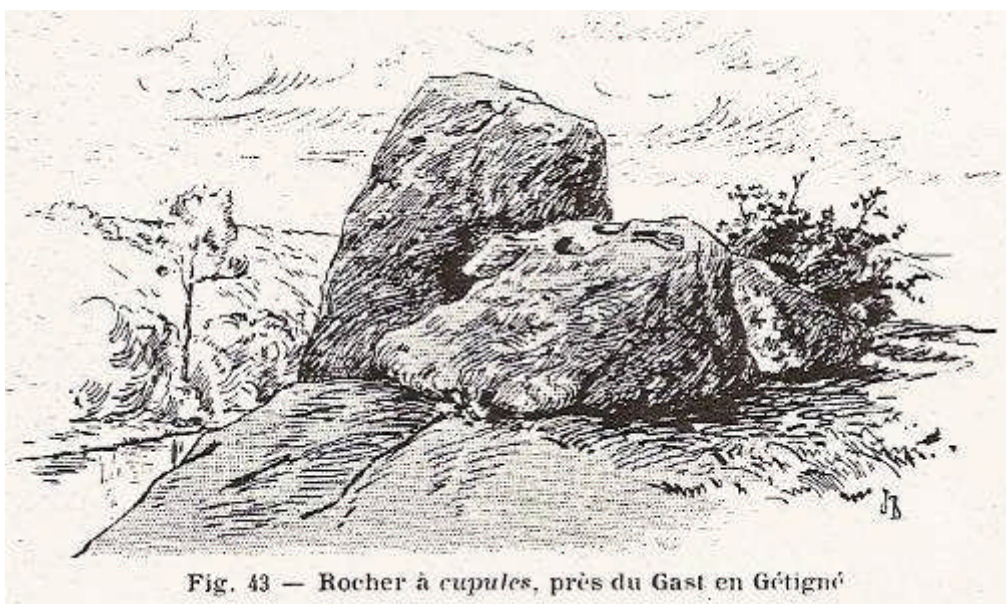
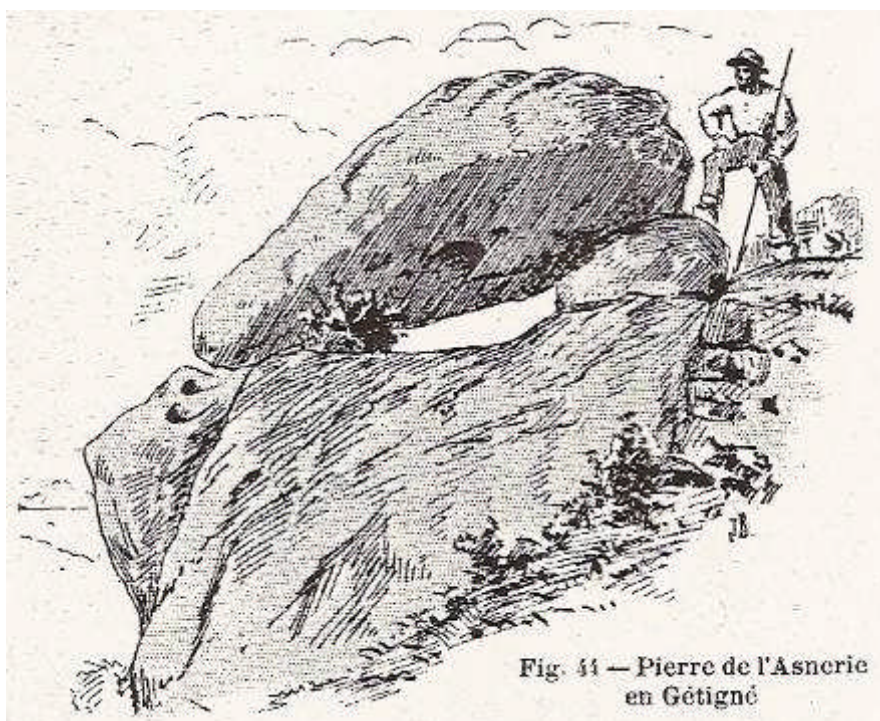


Fig. 43 — Rocher à cupules, près du Gast en Gétigné

Pour retourner à Clisson, le voyageur à pied gagnera la rive droite de la Sèvre, au-dessous de Gétigné, et la suivra de près en aval. Il trouvera le chemin le plus pittoresque et le plus champêtre, passant au pied du village de Terbin, dont les maisons basses, les petits escaliers, les jardins en terrasses superposées où croissent des figuiers rabougris, font penser à certains hameaux du Sud de l'Italie, qui ont servi de modèles à tant de peintres. Quelques pas plus loin, le village des Moulins-Neufs doit être tout particulièrement admiré. Au bas de ses rustiques habitations, la rivière est ombragée, sur les deux rives, de grands chênes et d'aunes touffus dont plusieurs sont entremêlés aux gros rochers qui encombrent son lit ; deux vieux moulins s'élèvent aux extrémités de la digue tortueuse, en pierres inégales, qui interrompt le cours : c'est un des plus jolis sites des environs de Clisson ; mais pour en bien apprécier le charme et la fraîcheur, il faut s'y rendre par un beau jour d'été.

En continuant à suivre le sentier qui borde la rive droite, on arrivera bientôt au pont de bois, jeté sur la Sèvre, un peu au-dessous de la chaussée du moulin de la Forge en Cugand, placé en face et sur la rive gauche, et au-dessus de la chaussée dite de l'Arsenal.

On lit dans les registres paroissiaux de Cugand qu'en avril 1775, le Sr Jean Frerot arrenta du Claude Belorde propriétaire de la Grenotière, la chaussée et les rochers qui en dépendent, situés au-dessous du village de Fouques. Il commença par faire nettoyer la chaussée et creuser les fondations des moulins. Les forges à fer de la chaussée de Fouques furent allumées le 5 octobre 1776. Le 23 novembre 1762, le Sr Frerot, maître de la forge de Cugand, la vendit pour 60 000 livres, à René-Julien d'Acosta, écuyer, négociant Nantais d'origine portugaise.



Quant à la chaussée de l'Arsenal, elle a pris son nom, croyons-nous, d'une fabrique d'armes ou fonderie de boulets, établie à l'une de ses extrémités dans les premières années du XIXe siècle, et qui a fonctionné quelque temps. Nous ne sommes pas toutefois bien renseigné sur ces faits.

Le voyageur en voiture suivra la route de Torfou depuis Recouvrance, en retournant dans la direction de la Trinité. A la hauteur environ de la chapelle de Toutes-Joies, une belle allée, bordée d'arbres, descend obliquement, à travers une vaste prairie, jusqu'à la Sèvre et au pont de bois qui franchit cette rivière entre la chaussée de la Forge et celle de l'Arsenal. Sur l'autre rive, au sommet du coteau, se pressent les maisons du village de Fouques en Cugand, souvent visité et même habité par les artistes qui trouvent dans les environs de nombreux motifs de paysage.